

**Gaston Tremblay, *Le langage des chiens*, Sudbury, Prise de parole, 2002, 187 p.**

**Marie LeBel**

---

Numéro 118, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

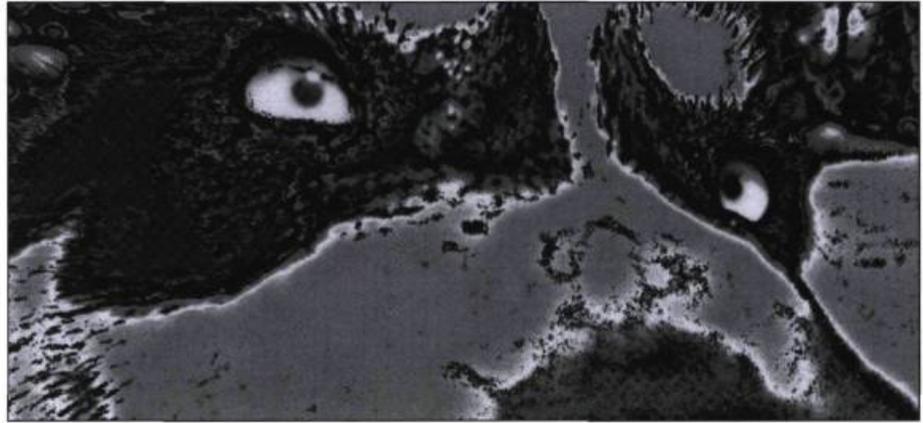
---

Citer ce compte rendu

LeBel, M. (2003). Compte rendu de [Gaston Tremblay, *Le langage des chiens*, Sudbury, Prise de parole, 2002, 187 p.] *Liaison*, (118), 66–66.

## Le langage des chiens, un roman de Gaston Tremblay :

«[...] de ceux qui témoignent, de ce qui, par ailleurs, ne se dit pas.» (p. 53)



**Marie LeBel**

**Le deuxième roman** de Gaston Tremblay, *Le langage des chiens*, publié à l'automne aux Éditions Prise de parole, nous présente le récit au quotidien d'une galerie de personnages qui sillonnent les rues de Montréal. Les héros de ce roman ne sont pas sans rappeler ceux que chérit l'auteur français Daniel Pennac : des brutes perspicaces, des colosses vulnérables, un curé qui se damne quotidiennement, une déchaînée enchaînée. Il s'agit pour la plupart de marginaux que l'on rejette, mais qu'une majorité bien pensante récupère quand elle a besoin de boucs émissaires pour porter le poids de ses malheurs, de sa bêtise. Le livre est d'ailleurs aussi une chronique de la bêtise et de l'ignorance de ceux que le malheur des autres distraie et rassure.

Au fil des récits de vie qui s'entrecroisent, l'auteur nous montre l'horizon fermé de chacun des personnages. Étrangement, il y a toujours quelque chose de familier dans ce qui nous est présenté de cette marginalité : le ton, les expressions, les références mentales. L'auteur puise en effet dans les vieilles rancœurs envers l'héritage catholique, son action sur les esprits, les choix forcés, les vies gâchées. Bon chien tenant de race, Tremblay puise largement aux référents et à la symbolique du rite catholique, ce qui accentue le sentiment d'être en terrain connu. Comme le «P'tit Père» de son roman, Tremblay recycle, il ne se résout pas au gaspillage, pas même à celui des idées vides et des croyances usées.

Paradoxalement, on ne veut pas se reconnaître dans ce qui est décrit parce que la parole lancée dérange. Elle a beau relater du connu, du familier, le langage nous déstabilise continuellement. Tremblay nous ramène des expressions, des gestes que l'on connaît, que l'on avait crus oubliés et qui résonnent à nouveau d'une manière inouïe, originale. Ainsi, au fil des nombreux dérapages (plus ou moins contrôlés par l'auteur), qui constituent autant de passages de la normalité à la marginalité, tout bascule : les êtres, les

références, l'écriture. On passe du conformisme religieux, social, familial et des prêts-à-penser à la marginalité de la folie, de la vieillesse, de l'errance, du monde intérieur.

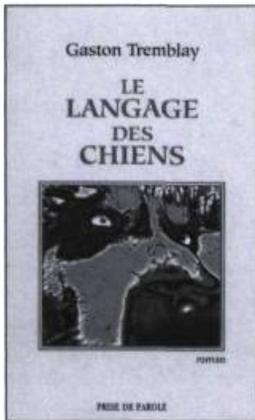
Le lecteur goûtera certainement les superbes descriptions des espaces, des lieux, des ruelles, de la montagne; les très beaux moments de poésie et les sublimes séquences à lire tout haut parce que les sons y chantent et dansent. «De là! Au-delà d'ici! D'ailleurs! Ailleurs, de là où dès l'aube [...]» (p. 11)

D'un autre côté, les femmes n'ont pas le beau rôle dans ce récit. Elles sont surtout chipies, jalouses, contrôlantes, saintes-nitouches, bêtement méchantes. La misogynie de l'auteur est en effet récurrente et trouve son expression la plus affirmée dans le personnage de la «femme déchaînée».

Les états d'âme des personnages connaissent un traitement moins habile et les instants de magie poétique sont quasi invariablement suivis d'un atterrissage forcé dans la quotidienneté et la misère. À ce moment, les expressions familières, les onomatopées, les néologismes et souvent le vulgaire nous rentrent dedans. Comme s'il y avait un prix à payer pour la beauté. C'est le langage des chiens, celui qui est «rupture, parabole, [et qui] dérange profondément» (p. 53).

Dans *Le langage des chiens*, Gaston Tremblay offre un portrait touchant et dérangeant, d'une rare originalité, de la marginalité des vieux, des fous, des pauvres. Il n'y a pas de demi-mesure et le message n'a, d'évidence, pas passé au filtre de la rectitude politique. Tant mieux! ♦

Marie LeBel est professeure à l'Université de Hearst.



Gaston Tremblay,  
*Le langage des chiens*,  
Sudbury, Prise de parole,  
2002, 187 p.